

# V

## IV. ALPHONSE LE MAGNANIME : EMPIRE DE CONQUÊTE ET ÉTAT APATRIDE [Henri Bresc]

L'expansion coloniale, la construction d'un empire peuvent engendrer un État d'un nouveau type : un « État apatride », tel celui d'Alphonse le Magnanime, examiné ici non du point de vue de Naples ou de la Catalogne, mais de celui de la Sicile qui participe, sans en profiter, à l'État de conquête et assiste à la montée du pouvoir charismatique du roi, puis à la dissolution de l'empire, dès que disparaît le prince victorieux qui en était le centre.

De 1420 à 1458, la Méditerranée centrale a vécu une expérience originale de construction d'un empire autour de la personnalité d'un chef politique et militaire et sa dissolution immédiate ; une expérience surprenante pour des contemporains pourtant familiers des grandes expéditions et des royaumes imaginaires, et dont l'analyse a toujours été tentée de deux points d'observation : celui de l'ensemble des États « occidentaux » qui ont fourni les hommes et les fonds, qui en ont tiré des profits et qui ont été considérés comme les responsables ultimes de la conquête, et celui du royaume de Naples, soumis à une intense politique de renouvellement de son aristocratie, et dont l'assise nouvelle a fasciné les historiens. Je ne traiterai donc ni le problème de la Catalogne, remarquablement éclairé par une tradition historiographique presque encombrante, ni celui de Naples, récemment renouvelé<sup>1</sup>, mais je placerai mon point d'observation depuis la Sicile, État déjà intégré à l'Empire en formation, qui a contribué à financer les expéditions du Magnanime, sans investir dans la guerre, et dont la noblesse a participé à la conquête, sans tirer aucun profit de l'expansion et sans en être non plus la victime.

Du point de vue de la Sicile, on perçoit sans doute mieux, plus sereinement que du point de vue, par exemple, catalan, les immenses changements de la structure de l'État de conquête qu'implique la construction d'un empire centré sur le prince victorieux. D'abord par la dissolution de la notion de capitale : la couronne d'Aragon avait toujours distingué les langages, les chancelleries, les fonctions aussi des capitales des États constitutifs. Un paradoxe aussi vieux que la monarchie voulait que Barcelone jouât un rôle politique plus actif, plus central que Saragosse, mais les itinéraires des princes montrent un savant dosage entre les parties constitutives de la Couronne. Un simple comptage des lettres émanées de la chancellerie d'Alphonse montrerait la rupture de cet usage, et l'itinéraire permet de dater cette rupture<sup>2</sup>. La monarchie ne réside plus dans une ville, mais dans un camp. Les organes centraux de l'État sont décentrés, placés sous le feu de l'adversaire, au contact de l'ennemi angevin. Le prince participe personnellement au combat, aux marches épuisantes ; il peut être fait prisonnier ou être contraint

par la maladie de fixer sa cour dans un château des confins des Abruzzes<sup>3</sup>. La conquête de Naples stabilise cette gestion, en fixant les institutions monarchiques dans la capitale du royaume italien et l'on retrouverait des conditions de gouvernement qui pourraient se comparer à celles des rois capétiens ou valois, lancés dans de grandes expéditions de chasse<sup>4</sup>, si l'inquiétude d'Alphonse ne l'avait porté à de nouvelles conquêtes<sup>5</sup>. Naples n'est pas demeurée la résidence principale du prince pour le plaisir de son séjour et comme conquête personnelle, mais comme la base avancée pour de nouvelles acquisitions, de territoires et de gloire en Italie.

Un empire décentré, un personnel politique recruté pour ses capacités, mais surtout pour sa fidélité personnelle au prince et son absence d'attachement aux institutions locales ; des secrétaires recrutés dans l'ensemble des royaumes d'Alphonse, mais aussi en Italie du Nord ; une aristocratie aulique composée de Catalans, de Valenciens, d'Aragonais, de quelques Siciliens, mais aussi et surtout de Castillans transtamaristes, exilés de Castille : ils tiennent les offices de l'hôtel, ce sont « li governadori de la maestà del re »<sup>6</sup> ; un échelon intermédiaire, enfin, de hauts fonctionnaires aux origines panachées, juristes, prélats, hommes à poigne comme Pere de Besalú, dévoués à la majesté royale. L'État de conquête, l'Empire, se présente donc comme une structure indépendante de ses parties ; il n'est en quelque sorte ni napolitain, ni aragonais, ni catalan. Vu de Sicile, dès l'implantation des *letrados* transtamaristes, de leur administration méthodique, autoritaire et tatillonne, vers 1413-1415, il apparaîtrait plutôt comme castillan, mais sans aucune relation avec le royaume de Castille, purement dynastique, transtamare.

Cet État particulier et original ne possède ni armée, ni système fiscal, ni bureaucratie centralisée ; forces militaires, fiscalités, relais administratifs dépendent des institutions de chacun des États : les uns, comme la Sicile ou le royaume de Sardaigne, sont réunis aux autres, les États de la couronne d'Aragon, par la commune fidélité au prince, mais les Transtamare n'ont hérité d'aucune institution centrale, sinon la chancellerie et le secrétariat qui en est l'émanation. Chacun des États, et en particulier le principat de Catalogne, consolidé par la présence immémoriale de la résidence dynastique, peut opposer à l'autorité royale sa tradition, son pactisme propre<sup>7</sup>. Ces résistances lui interdisent pratiquement d'acheminer à son gré les forces nécessaires pour le projet grandiose de conquête qu'a très tôt élaboré la dynastie maintenant aragonaise. Il est sans doute imprudent de parler d'État « impérial », comme l'a fait justement noter R. Moscati<sup>8</sup>, en réponse à Ryder ; cinq tentatives de collaboration organiques peuvent être perçues, centrées sur Naples, entre 1446 et 1455<sup>9</sup>, mais elles reposent exclusivement sur la bonne volonté des États

Les colonnes de l'Empire ne peuvent donc être que le fruit de la collaboration du groupe dirigeant qui entoure Alphonse ; l'outil principal, l'armée, qui assure une conquête indéfinie, repose exclusivement sur le volontariat et donc sur la solde, chacun des États étant protégé par la coutume féodale contre le service militaire hors de ses frontières, même si la fidélité commune permet d'appeler les nobles siciliens à venir à Naples, mais non de leur imposer le service. L'absence d'un service fiscal commun et une protection semblablement reconnue aux communautés contre l'exportation des espèces monétaires imposent d'autre part l'appel aux services de la banque pour l'acheminement des sommes nécessaires à l'entretien du corps principal de l'armée et de la cour. C'est la banque qui assure la circulation du sang précieux de l'Empire, l'or, sans lequel l'offensive s'arrête. Mais cet or n'est pas nécessaire seul pour que ces troupes merce-

naires suivent leur chef dans une aventure sans limites ; il y faut aussi une confiance en la victoire, une idéologie qui permette de transcender les épisodes de défaite et les reculs. Cette idéologie est évidemment l'élément le plus original de l'ensemble des piliers de ce régime personnel ; reprenant les aspirations de Ladislas de Duras, elle restaure l'image du prince toujours victorieux, du chef de guerre triomphateur, mais aussi humaniste visionnaire, accoucheur de l'Empire, c'est-à-dire César. Elle intègre l'image, précisément l'image romaine, la sculpture du triomphe de marbre inspiré de Rome, à une abondante littérature qui exalte la figure du prince. Sans l'effort des redécouvreurs de la littérature latine qui constituent aussi le noyau des services de chancellerie, l'ambition du prince aurait été isolée et impuissante à entraîner cette élite d'hommes de guerre et de gestionnaires qui fondent l'Empire.

### L'ARMÉE SANS PATRIE

La conquête de la Sicile par Martin, duc de Montblanc, de 1392 à 1397, avait vu à l'œuvre une armée originale ; elle n'était fondée ni sur la solidarité territoriale, ni sur le simple contrat de *condotta* de forces mercenaires. Martin, héritier de l'ensemble des droits à la couronne de Sicile par sa mère et par Pierre le Cérémonieux, et au nom de son fils, époux de Marie de Sicile, était bien incapable de financer une longue guerre, de payer les frais d'une longue entreprise, même en engageant son patrimoine valencien et aragonais. L'appel aux familles catalanes et aragonaises et au mercenariat des routiers, bretons, hennuyers, limousins, gascons surtout<sup>10</sup>, a pris l'allure d'une coopérative de guerre, sans un contrat formel de compagnie ou de société, mais avec l'assurance d'un remboursement ponctuel des sommes engagées et de récompenses en fiefs ou en revenus royaux<sup>11</sup> ; l'armée royale présente donc les traits de la compagnie d'aventure analysée par M. Del Treppo<sup>12</sup> : unité, élasticité, liens personnels, compagnonnage et *ammaestramento* couronné par l'adoubement, la remise du « baudrier militaire », auquel la finesse de Martin de Montblanc a ajouté, ou substitué, celle d'un emblème chevaleresque, la *Correge*, gage de fidélité et de compétition.

L'armée d'Alphonse, soutenue par une base financière suffisante, n'a guère eu à développer ces formes de coopération fondées sur l'investissement de ses participants et sur le « cannibalisme » d'un camp qui dévore les réserves d'argent, de chevaux, de munitions de ses propres mercenaires<sup>13</sup>. La Sicile a, pour l'essentiel, fourni avec régularité, de 1420 à 1423 et de 1435 à 1443, ce dont Naples, puis les camps de Gaète avaient besoin. La troupe est recrutée par *condotta*<sup>14</sup>, et par un appel à l'ost sicilien<sup>15</sup>, mais il faut payer le prêt, puisque l'on est hors du royaume, et le restour des chevaux. Le baronnage, qui participe massivement à son encadrement (Branciforte de Mazarino, Leofante, Spatafora, Speciale, Ventimiglia de Geraci), peut seul anticiper la solde de ses hommes et le montant de ses dépenses propres. Le coût énorme de cette armée centrale (100 000 ducats l'an en 1434 pour Giovanni Antonio del Balzo Orsini et ses lances ; en 1442 16 800 ducats pour le prêt de Nicola Picinnino<sup>16</sup>), doublé par celui d'une myriade de garnisons, comme celles de Reggio ou de Tropea qui viennent de Sicile<sup>17</sup>, implique une politique financière attentive, accompagnée de la mise en place d'un service d'approvisionnement. Mais le retard de la solde est un fait

structurel ; en 1423 il est impossible de verser la *prestanza* aux Siciliens prêts à partir pour Naples, ce qui fait échouer le dessein d'Alphonse et le contraint à quitter la capitale de l'Italie méridionale, retardant de vingt ans son triomphe<sup>18</sup>. La famine même frappe dans le camp royal : « plus une croute de biscuit »<sup>19</sup>.

Alphonse a su, pour maintenir la cohésion de son armée, jouer de son prestige de prince toujours victorieux. Nous verrons comment les humanistes l'y ont aidé en exaltant l'image de César. Mais ce n'est pas d'une nouveauté absolue : Martin de Montblanc, pendant son entreprise sicilienne, avait élaboré cette figure du prince<sup>20</sup>. Alphonse l'enrichit de l'appel à la Providence, qui a posé son doigt sur le prince ; mais aussi d'une conception stoïcienne et chrétienne classique : ce sont les mérites du prince, même et peut-être surtout dans la défaite et la capture, qui méritent le sceptre de la Majesté<sup>21</sup>. Le redressement qui suit la défaite de Ponza est à ce prix : le roi a dû d'abord rectifier l'image de favori de la Fortune pour imposer celles de vertus stables et éclatantes, magnanimité, constance, clémence et largesse, qui dénonçaient l'échec de la défaite et manifestaient le succès de l'épreuve, pierre de touche de cette excellence et surtout de la constance face à l'adversité. Tout, défaite ou victoire finale, est évidemment dans la psychologie même du prince, artisan de son destin et non jouet de fortune. Une psychologie qui ne pouvait que convenir aux hommes de guerre de son camp.

Alphonse et son cercle ont su exalter les vertus militaires et mettre en valeur les symboles de la victoire : trophées, comme les reliques de saint Louis et les chaînes du port de Marseille emportées à Valence, récompenses personnelles. S'il est jaloux de l'autorité sans partage de sa justice et avare du sang de ses hommes d'armes<sup>22</sup>, il souhaite donner un maximum d'éclat à la remise du « baudrier de chevalerie », en son nom, aux *virī strenui*, c'est-à-dire aux chefs de bataille qui ont conduit des contingents dans l'*Amprisa* de Naples. La charge de la cérémonie est ainsi confiée au vice-roi comme lieutenant du prince à cet effet<sup>23</sup>. L'accueil des chevaliers étrangers, et en particulier des chevaliers errants en quête d'aventures, fait aussi partie de cette politique systématique, qui vise sans doute à répandre la popularité d'Alphonse, à le qualifier pour sa largesse de roi et son héroïsme de cavalier comme un prince proche des hommes de guerre et digne d'être servi<sup>24</sup>. Elle suscite au demeurant un phénomène nouveau, inattendu : le développement d'une chevalerie errante sicilienne, le fameux Giovanni de Bonifacio, qui s'en va au service de Sforza, puis défier Jacques de Lalaing jusqu'à Anvers, mais aussi, moins célèbre, Antoni de Montaperto qui accepte, à Saragosse, en 1421, l'*empresa del braçalet* de Bernat de Coscón<sup>25</sup>.

Alphonse n'a pas hésité à utiliser les instruments de la fidélité choisie et contractuelle et de la compétition chevaleresque que lui offraient les emblèmes, ordres et devises, de sa maison et de ses alliés : les Transtamare d'Aragon disposaient en effet d'une « emprise » héréditaire, celle de la *Jarre de la Salutation angélique*, fondée par Ferdinand, le futur *el de Antequera*, le 15 août 1403 à Medina del Campo, et riche de plusieurs figures, la Jarre aux lys, la Vierge à l'enfant, le Griffon, l'Étole blanche<sup>26</sup>. L'absence de statuts autres que religieux, l'insistance sur la pureté, la couleur blanche du vêtement de cérémonie, la remise de la devise aux dames n'en faisaient pas un instrument bien commode pour réunir des hommes de guerre autour du prince.

Ferdinand et Alphonse ont cependant su jouer à la fois sur les aspects mondains de la devise et lui donner un rôle essentiel dans la vie cérémonielle de la cour<sup>27</sup> et les contaminer avec la mémoire glorieuse et belliqueuse d'Antequera pour faire de l'étendard de la *Jarre et de l'Étole* une bannière destinée à conduire l'armée à Naples<sup>28</sup> : curieux drapeau rouge aux fleurs de lys d'or, sur le modèle

de l'étendard des compagnies d'aventure, dont le destin nous est inconnu. Mieux encore, Ferdinand et Alphonse ont en quelque sorte couplé la *Jarre* et l'*Étole* avec le *Dragon* fondé en 1408 par Sigismond de Hongrie<sup>29</sup>. Tandis que Sigismond remet les étoles, qui ont une grande popularité dans le monde germanique, Ferdinand, puis Alphonse distribuent, au moins en Sicile, les « badges » au dragon décoré de la croix<sup>30</sup>. C'est révéler le dessein des Transtamare : élever la *Jarre* au niveau d'un grand ordre européen, la faire demander par les princes, comme Philippe le Bon, qui en sera décoré en 1445, en échange, en quelque sorte, de la Toison d'or, mais aussi en faire l'un des ressorts de la fidélité politique, sur le modèle des Draconistes hongrois.

Dès 1413 Ferdinand avait accordé la *Jarre* à Sancho Ruiz de Liori, vicomte de Gagliano et ferme soutien du parti de la reine régente Blanche de Navarre contre Bernat Cabrera<sup>31</sup> ; en 1415, Alphonse l'accorde à Andrea Castelli, de Catane, d'une famille favorisée<sup>32</sup>. Parmi les nombreux membres de la cour napolitaine qui reçoivent le collier, on note un sicilien, le page Simonetto Settimo, fils d'un banquier pisan et bientôt intégré au baronnage de l'île<sup>33</sup>. Mais cette devise n'échappera pas au destin qui menace tous les emblèmes, le glissement vers une fonction purement mondaine : le roi l'accorde largement aux femmes de la petite aristocratie urbaine de Messine et de Syracuse<sup>34</sup>. On notera cependant que Ferrante tentera de lui rendre sa signification militaire en autorisant les porteurs de l'insigne à dorer les ailes du griffon après une victoire significative.

## LA BANQUE SANS PATRIE AU SERVICE DE L'EMPIRE

C. Trasselli, le meilleur connaisseur de la banque sicilienne, avait noté avec beaucoup de finesse les liens étroits qui unissent Alphonse le Magnanime et ses banquiers catalans et pisans<sup>35</sup>. Méfiant à l'égard d'un prince qui a définitivement sanctionné la soumission de l'île à son empire, il a tendance à voir en lui un affairiste qui ne joue pas le jeu du monde marchand, change les règles à sa convenance, utilise la puissance de l'État et la technique de ses hommes de confiance au service d'un commerce privé. Ce n'est assurément pas faux<sup>36</sup>. La composition du groupe des banquiers est très éclairante : pendant le séjour de l'infant Pierre à Naples, il s'agit de petits marchands catalans (Bernat d'Esclapes, Bartomeu Rovira, Rafael Sala, Joan Spelta, Joan Filiu) qui avancent à l'infant d'Aragon de petits changes tirés sur eux-mêmes ou sur les hauts fonctionnaires catalans de Palerme, le marchand perpignannais Guillem Campredon, maître portulan, ou le vice-roi Guillem de Montanyans. Vers 1448, après la victoire, une nouvelle génération de marchands catalans, de plus forte stature (Pere Cimart, Joan Sanxes, Pere et Andreu Amat, Gillem March Cervellò, les Taquì de Perpignan), partageront les missions financières de la Cour avec le banquier attitré du roi, le napolitain Giovanni Miroballi. Ce groupe de « naturels » sert la monarchie sans doute par devoir autant que par souci du profit. Mais on notera que, de 1435 à la victoire sur Naples, c'est la banque pisane basée à Palerme qui assume l'essentiel de l'acheminement des sommes d'argent nécessaires à l'armée et à la cour de Gaète<sup>37</sup>.

Ce n'est pas totalement nouveau. Le milieu pisan avait, dès son installation en Sicile, une mission politique : il s'agit en effet au XIV<sup>e</sup> siècle d'une banque gibeline, étroitement liée à l'effort de guerre anti-angevin, et qui fournit très tôt

des hauts fonctionnaires aux services fiscaux sans lesquels la levée des hommes et l'armement des galères est impossible. La famille Federici en fournit un exemple : en 1346, Rainuccio Federici est maître portulan, poste clé dans la vente des traites sur le grain sicilien ; il gère le poste de revenus le plus important, décisif jusqu'alors, jusqu'à la Peste, pour l'effort de guerre. Ses fils sont liés aux grandes familles pisanes, marchands et banquiers, de l'île, La Grua, Paruta, Omodei, aux Aldibrandino aussi, aux Lanza ; les uns continuent la marchandise, d'autres sont chanoines, docteurs ès lois, officiers de la seigneurie des Chiaramonte, qui tient Palerme.

A partir de la chute de Pise aux mains des Florentins, l'émigration pisane, par familles entières, prend à Palerme une figure encore plus politique. Les « exilés pisans », comme les nomme Alphonse, constituent la haute banque, isolés comme les Agliata, les Bonconti (à Pise, Buonconti) et les Crapona (da Caprona), qui forment des sociétés familiales ou mêlés à des membres de familles du parti transtamariste : les Pisans Peri Gaetano (Piero Gaetani) et Antonio Settimo, Adinolfo del Fornaio associé au Palermitain Olivo Sottile, puis du Catalan Denis Sariera, Troiano Abbate et Giovanni da Vivaia entrent au service du Napolitain Carlo Mirolli, rallié à Alphonse et son banquier le plus actif quand la crise touche les Pisans. Les mariages unissent les Pisans de Palerme et renforcent la solidarité du groupe (Ranieri Risignano, da Rasignano, et Troiano Abbate épousent des Agliata, Ranieri Agliata une Gaetano, Antonio Crapona une Bonconti). Ce milieu qui a perdu sa citoyenneté d'origine, en quelque sorte apatride, n'obtient que très tard les droits politiques de la ville d'accueil<sup>38</sup> : Battista Agliata en 1433, Antonio Settimo en 1434<sup>39</sup>, Giacomo di Ser Guglielmo, Antonio Rossolmino (Rosselmini) en 1451, Antonio Crapona, Mario et Giovanni Bonconti en 1454. Rossolmino et Antonio Crapona ont passé déjà 24 ans à Palerme, et les Bonconti quatorze, sans avoir sollicité la citoyenneté palermitaine<sup>40</sup>. Les liens qui les unissent à la Sicile sont ceux qui les ont rattachés directement à la monarchie ; ils ne se soucient de s'intégrer à la cité que quand ils quittent le service exclusif du prince.

Leur participation à l'entreprise d'Alphonse est d'une part purement technique, c'est le change manuel des monnaies en gillats de Naples, à 3,3%<sup>41</sup>, donc sans véritable exportation de numéraire précieux. C'est aussi le prêt au prince : 103 onces de Baldassare Bonconti en 1430 pour le « secours » des garnisons assiégées à Naples<sup>42</sup>, plus de 11 827 ducats de Giovanni Mirolli en 1449, remboursables à Palerme<sup>43</sup>. Dans l'ensemble, certes, sur les grands prêts obtenus par le roi de l'aristocratie du royaume, la part des marchands reste faible : à peine 2% d'un grand prêt de 20 492 onces en 1435, 31,6% des 6 750 onces avancées en 1437<sup>44</sup>. Mais les banques peuvent se mobiliser rapidement, sans les longues négociations qui scandent les emprunts plus ou moins forcés : en 1444, le roi veut racheter la ville de Termini, engagée à la comtesse Béatrice d'Urrea ; Simone Risignano, Adinolfo del Fornaio et Denis Sariera lui avancent aussitôt 1 100 onces (5 500 florins)<sup>45</sup>. Les banques, enfin et surtout, assurent l'acheminement des grandes sommes nécessaires pour payer l'armée. Deux raisons militent pour que les administrations du royaume de Sicile passent par la banque et la lettre de change. La première est purement technique : le transport des espèces, auquel on a recours comme solution ultime, dangereux, risque d'attirer les galères de René d'Anjou ou les corsaires et met l'entreprise à la merci des tempêtes et des aventuriers. La seconde est politique : le départ de grandes masses de numéraire<sup>46</sup> suscite l'hostilité sans bornes de la classe dirigeante, inquiète d'une baisse corrélative des activités économiques, d'une difficile rentrée des impôts.

On craint l'argent cher et on sait que c'est cet or qui se réinvestit dans l'entreprise agricole, que les marchands ne le réexportent pas, mais le réinsufflent dans l'achat anticipé du froment, du sucre et des fromages.

La technique du déplacement des valeurs repose donc pour l'essentiel sur le change : pour payer à Gaète les lettres tirées par le roi sur les dépôts des administrations fiscales, les marchands pisans doivent disposer là de crédits sur les marchands qui suivent la cour ; c'est possible dans la mesure seulement où le commerce sicilien est créateur, qu'il nourrit Gaète et l'armée, qu'il fournit là les draps, les armes et les chevaux. Mais il se trouve que la conjoncture, de 1435 à 1443, n'est pas bonne : les exportations de blé sicilien se sont rétractées, en raison de la désorganisation des marchés. Le roi a joué, dix ans auparavant, la carte de la guerre économique contre Gênes et du monopole catalan des achats et des trafics du blé sicilien, mais la relative faiblesse technique des marchands barcelonais et la demande modeste de la Catalogne n'ont pas permis de créer de nouveaux circuits. Le roi et ses marchands-banquiers ont donc presque été contraints d'animer eux-mêmes le commerce, de remplacer l'initiative privée en crise : les exportations vers Gaète, vers l'armée, ont maintenu un volant d'activité économique, du grain, en assez faible quantité, mais payé là très cher, du bronze et du salpêtre pour les bombardes, du sucre, du thon, des chevaux, des armes, des draps<sup>47</sup>, des biens de luxe<sup>48</sup>. La guerre a soutenu le commerce du prince et de ses amis, les Pisans et les Catalans de Palerme<sup>49</sup>, mais, pour tous les aspects techniques de ce commerce privé, le roi a préféré utiliser les services des officiers royaux, maître *secretro*, *secreti* des principales villes, maître portulan, des grands aristocrates de son proche entourage (essentiellement Gispert d'Isfar), et de quelques Génois privilégiés, épargnés lors de l'expulsion générale et qui lui doivent tout, Thomas Spinola, Artale Tarigo.

Le roi réserve au contraire à ses banquiers les dépôts des offices publics : dès 1422 et encore en 1437, Pietro Afflito est ainsi le dépositaire des sommes recueillies sur les gabelles de la cité de Palerme, plus de mille onces l'an. En 1443, c'est la banque d'Adinolfo del Fornaio et d'Olivo Sottile, en 1435 celle d'Antonio Settimo qui conservent l'argent du roi<sup>50</sup>. En 1449, c'est la collecte, l'impôt direct entier de toute l'île qui est versé sur la banque de Giovanni Miroballi<sup>51</sup>. On comprend le souci des banquiers de se tenir à proximité immédiate de cette source de profits, mais aussi de n'en être pas prisonniers. Les Agliata ouvrent ainsi en 1445 une forte banque de 1 201 onces de capital à Naples, mais ils sont assurés de ne pas être les victimes du prince par de fortes attaches commerciales à Bruges<sup>52</sup>.

Les dépôts privilégiés expliquent l'importance pour l'État d'un contrôle strict des faillites. Dès 1430, la banqueroute d'Adinolfo del Fornaio entraîne l'intervention personnelle du roi : sur les trois arbitres chargés de proposer un concordat, l'un représente les « Italiens et Siciliens », un second les Catalans, le troisième, Nardo Banqueri, le roi lui-même<sup>53</sup>. En 1443, sur la banque de Simone Risignano, contrainte de suspendre ses remboursements, se trouvent déposés 10 000 florins, le prix du rachat de Polizzi que la ville a versé pour être libérée de la seigneurie temporaire de Ramon Cabrera<sup>54</sup> ; une enquête est confiée au juge de la Gran Corte Pietro Berlione<sup>55</sup>. Même émotion et même inquiétude, à Naples, quand tombe, en 1447, le Catalan Gaspar Casasaja, *mercator et banquierius*, citoyen de Palerme, évidemment par la faveur royale : ce sont en effet les grands officiers de Palerme et de Naples, et en particulier Bernat de Requesens, qui ont des dépôts massifs chez lui<sup>56</sup>. En 1450, le roi appelle directement à lui l'affaire de la banqueroute de Denis Sariera et du Perpignannais Pere Vidrinyans, la retire

de la compétence du vice-roi et la confie à Antoni Sin. Ce contrôle prend donc les instruments et l'atmosphère d'une affaire de lèse-majesté : Denis Sarriera est soupçonné de fraudes et l'ordre est donné aux juges de le « tourmenter » pour connaître les faux qu'il a commis<sup>57</sup>. Il s'agit toujours de banqueroutes de Pisans ou de Catalans : la chute des Florentins Onofrio Li Calci et Davanzato Fagni, si la notice en arrive au roi, n'ébranle pas le réseau de confiance et d'affaires sur lequel est fondé l'entreprise même du monarque.

Il est presque inutile de préciser que ce sont les réticences et les retards du roi et de ses hauts officiers à payer les avances des banquiers qui ont entraîné la vague des faillites : en 1445, c'est l'impécuniosité de Messer Nicola Leofante qui atteint la confiance du public dans la banque Sarriera-Vidrinysans et impose la nomination comme administrateur d'un homme à poigne, l'argousin royal Sancho de la Morella<sup>58</sup>. Instrument politique, la haute banque n'a pas été intéressée aux profits de la conquête, et faiblement à ceux du commerce d'État, mais seulement protégée, à l'occasion, par des moratoires toujours tardifs. Ce n'est qu'à travers l'ascension de quelques personnalités remarquables et leur intégration à la bureaucratie de l'État sicilien, puis au monde des seigneurs féodaux, que se réalise pleinement le modèle unitaire qui l'animait, aristocratie à la fois de l'argent, du service de l'Empire et de la culture : Peri Gaetano, maître rational en 1445, entre dans la féodalité en achetant la baronnie de Tripi ; Gerardo Aglata, docteur ès lois, obtient à prix d'argent la charge de protonotaire et la baronnie de Castellamare, et Simonetto Settimo, fils d'Antonio, page du roi et son intime, celle de Giarratana<sup>59</sup>. Les lignées des immigrants récents, qui ont servi le roi, avec fidélité, mais avec prudence, rejoignent les Abbatellis, les La Grua, les Paruta, anciennes familles marchandes, qui conservent des liens étroits avec la « marchandise » et la banque, mais font désormais partie des étoiles fixes de l'ordre politique sicilien.

## L'HUMANISME AU CENTRE DE L'EMPIRE

Au centre, déporté vers l'Italie, vers le projet de conquête en Lombardie et en Orient, un groupe unique est responsable à la fois de la préparation des projets politiques, de la mise en œuvre financière et de la propagande à travers l'historiographie et la poésie. Ce groupe est composite puisqu'il comprend à la fois de grands nobles d'origine essentiellement castillane, des fonctionnaires catalans et des secrétaires de chancellerie. Il ne faut cependant pas en opposer les formations et les intérêts : les capacités multiples et la culture plurale de certains d'entre eux constituent un fort ciment. Au cœur de cet état-major informel, se trouve en effet Antonio Bologna, le Panormita : Palermitain de famille issue des Beccadelli bolognais, juriste et poète latin couronné par Sigismond au terme d'une errance quelquefois scandaleuse, il est proche du roi par cette absence d'attaches. Il lui a offert en 1435 cette fidélité d'élection, est entré dans une position d'extrême familiarité qui lui fait assumer des responsabilités multiples : ambassadeur, historiographe, mais aussi président de la *Sommaria*, la Chambre des comptes de Naples, dont Alphonse tente de faire un organe de vérification des comptes des officiers du monarque dans tous les royaumes soumis à sa domination. Les secrétaires de chancellerie et les historiographes, Lorenzo Valla, Bartolomeo Facio, Porcellio dei Pandoni, Guiniforte Barzizza, Flavio Biondo, Pontano, au hasard du service

royal, et en dépit des rivalités qui les opposent à l'occasion, ont travaillé à élaborer une idéologie commune et à la diffuser dans une prose latine qui fait pendant à la poésie catalane et castillane et exprime la même culture de l'homme providentiel.

Il faut noter que ce groupe de secrétaires ne manque pas de relations avec le milieu palermitain des banquiers et des hauts fonctionnaires : un cas remarquable, celui d'Olivo Sottile, est éclairé par la vente de sa bibliothèque à Antonio Valguarnera. Fils d'un docteur ès lois, Niccolò Sottile, *secretò* de Palerme, et frère de David, lui-même *secretò* après la mort de son père, Olivo, banquier, lié par mariage à la famille patricienne des Imperatore, grands entrepreneurs de sucrieries, a accumulé les livres qui portent la trace des curiosités humanistes, essentiellement en langue toscane : Boccace, Pétrarque, Cecco d'Ascoli, Fazio degli Uberti, les chroniqueurs florentins, mais surtout Leon Battista Alberti<sup>60</sup>. Il manifeste là une curiosité originale, puissante, qui révèle le ressort du recrutement du milieu aulique napolitain : un esprit d'élite, le goût de l'antique (à travers l'adoption de prénoms rares inspirés des histoires romaines : Tullio, Scipion, Hannibal).

L'humanisme latin des secrétaires de chancellerie s'est greffé sans rupture sur l'humanisme chevaleresque qui était au centre des conceptions politiques et de la culture de la maison d'Aragon sous Pierre le Cérémonieux, Jean le Chasseur et Martin l'Humain ; franchise, largesse, valeur, exaltés par les poètes de la cour d'Alphonse, reprennent l'arsenal des louanges traditionnelles depuis le XIII<sup>e</sup> siècle ; c'est le ton de la poésie courtoise, dans une langue qui présente des réminiscences du provençal aulique, qui exalte le « princeps hauts, poderós, on habita Pretz e Valor, car és d'Honor amats »<sup>61</sup>. Mais les poètes ne sont pas seuls à s'adresser au prince en ces termes : le trésorier Andreu Guardiola, chargé en 1419 d'une mission exploratoire en Italie, assure Alphonse que sa jeunesse et sa réputation de « chevalier franc et large » suffiraient à entraîner les barons de Calabre et du royaume, jusqu'à Rome<sup>62</sup>. La largesse, *Liberalitas Augusta*, et la magnanimité renvoient à cette culture politique chevaleresque, tandis que clémence et constance se réfèrent à une tradition latine scolaire, mais qu'on sait à l'œuvre depuis longtemps dans la formation de l'image royale. L'Aragonais Pedro de Santa Fe reprend, dans son poème d'abord chevaleresque, ces vertus politiques : Alphonse est ferme, constant, égal, pardonneur ; et Juan de Andújar voit en lui « la gran providencia/ Del César Augusto, tambien de Trajano/La gran virtud.../Del Pío Antonino teneis la clemencia »<sup>63</sup>. On a noté combien l'épithète de *pacificus* accolée par Pisanello à celle de *triumphator* devait au modèle idéal et s'éloignait des sentiments propres du prince<sup>64</sup>.

J. Rubió a mis en lumière ce qui fait l'originalité de cette greffe latine, la rapide mutation de la notion de *fama* ; simple réputation encore dans la lettre d'Andreu Guardiola destinée à attirer Alphonse en Italie, elle signifiera bientôt gloire politique, honneur, ceux qu'apportent les conquêtes, mais aussi les aventures audacieuses, qui ne sont pas immédiatement couronnées de succès, et même l'étude<sup>65</sup>. Dès 1420, Alphonse, à la conquête de la Corse, parle de « donar major fama a nostra armada »<sup>66</sup>. Le témoignage des poètes, généralement moins bien daté, confirme cette disponibilité envers les hautes entreprises : Pedro de Santa Fe fait dialoguer le roi et la reine, en 1432 probablement donc ; c'est la gloire, l'honneur, le sens et la raison qui imposent le départ et la conquête, et la reine ne peut souhaiter que de voir Alphonse désigné par Dieu, pour sa vertu, comme un second Alexandre<sup>67</sup>. En 1453, la gloire est exaltée par Francesco Ferrer qui soutient le projet, à la fois sincère et habilement politique, d'Alphonse de prendre la tête de la croisade<sup>68</sup>. Les poètes reprennent les mots mêmes de *fama*, de gloire,

des humanistes. On le voit, la fondation de l'Empire n'est pas un rêve individuel, mais le projet commun d'un groupe dirigeant, hauts fonctionnaires, conseillers, simples familiers dont l'influence n'est pas à négliger.

Gloire individuelle et majesté : les poètes comme les humanistes reprennent l'image de la puissance absolue revendiquée par quelques préambules, mais disputée, pied à pied, par les États et par les parlements locaux<sup>69</sup>. Ce n'est pas simple formule si la cour répond à l'ambassadeur messinois, venu demander en 1416 un roi séparé pour la Sicile, qu'Alphonse est capable de « gouverner le monde entier »<sup>70</sup>.

Le petit nombre des représentations sculptées d'Alphonse conservées laisse cependant un doute sur l'usage de moyens de propagande nouveaux, adaptés aux besoins de « communication de masses », supposé par J. Rubió<sup>71</sup>. L'arc de triomphe napolitain souligne fortement le caractère individuel, presque l'isolement, de l'aventure princière. Sa grandeur, le lien qu'il établit avec Frédéric II, dont il imite, sans doute consciemment, la porte de Capoue, et, par-delà, avec l'Empire romain, comme d'ailleurs le triomphe lui-même, en chariot, rompant avec la tradition médiévale de l'entrée solennelle, suffisent à manifester la représentation que se faisait du pouvoir suprême le milieu de la cour. Mais la staticité même du monument interdit de penser qu'il est le moyen d'une vaste propagande. Seule l'Europe savante pouvait être, au hasard des ambassades et des voyages, pleine de curiosité et de surprise. De même, le triomphe napolitain ne touche guère que la population de la capitale et l'armée. Dans les capitales des États, comme Palerme, les fêtes et les processions qui scandent les victoires et les événements dynastiques suivent des modèles anciens, sans rupture ni innovation remarquable. Il y a là une discordance sensible entre deux mondes, celui de la cour, isolé, et celui de ses sujets, les classes dirigeantes de ses États, un fossé idéologique qu'Alphonse ne semble pas avoir voulu combler et l'annonce d'une fragilité.

Appuyé sur une aristocratie et une haute bureaucratie immigrées, transnationales, recrutées au hasard des ralliements et des sympathies, sans aucun lien de « naturalité »<sup>72</sup>, le pouvoir, personnel et charismatique, d'Alphonse ne fait appel à aucune des solidarités nationales qui se manifestaient encore chez Martin l'Humain : on ne trouve plus chez lui d'appel à l'orgueil catalan ou à la fidélité sicilienne. Il n'établit pas non plus les institutions impériales, supranationales ou supraétatiques, qui auraient assuré la stabilité et la transmission harmonieuse et globale des États héréditaires et de sa conquête italienne. Le ressort de la victoire, cette « stupeur » devant la confiance en soi et l'acharnement dans la lutte ne s'accompagnent d'aucun projet cohérent d'ancrage dynastique et de territorialisation du pouvoir. La guerre perpétuelle, sans objectif précis, comme l'a relevé récemment encore Ryder, est le revers de la médaille. Alphonse a retrouvé la vigueur et l'instabilité de la fondation normande en Italie du Sud : son peuple est un groupe armé, constitué par lui et pour lui ; il s'effacera comme s'est effacé l'orgueil normand, dans l'assimilation des uns et le ralliement général aux pratiques aristocratiques d'une anarchie négociée.

*Notes de l'article IV*

1. A. F. C. Ryder, *The Kingdom of Naples under Alfonso the Magnanimous*, Oxford, Clarendon Press, 1976.
2. Jusqu'en 1420, l'itinéraire royal alterne séjours urbains et plaisirs de la chasse ; de 1420 à 1424, c'est la vie de camps, de galères et de forteresses ; de nouveau en 1425 et en 1429, de 1435 à 1449, en 1450, et encore en 1453 ; A. Giménez Soler, *Itinerario del rey Don Alfonso de Aragón el que ganó Nápoles*, Saragosse, 1909.

3. A. Giménez Soler, *op. cit.*, p. 285 et suiv. ; du 17 octobre au 21 novembre 1453, à Fontana, puis du 24 novembre au 5 janvier 1454, à Traieto, Alphonse est retenu dans sa marche sur la Toscane par un apostème.
4. En Sicile, d'août 1433 à mai 1435, Alphonse ne passe que 8 mois à Palerme ou dans ses environs immédiats ; deux mois à Girgenti ; deux mois à Messine ; un mois à Catane. Du 14 janvier au 19 mars 1434, une gigantesque expédition de chasse parcourt la Sicile occidentale, qui s'achève le 9 juin, après le séjour de Girgenti pour reprendre brièvement en novembre. La chancellerie suit.
5. L'année 1443, après le triomphe napolitain du 22 février, voit Alphonse repartir : dès le 12 juillet c'est la campagne contre Francesco Sforza en Marche d'Ancone ; en 1444-1445, la répression de la rébellion d'Antonio Centelles de Cotrone ; en 1445 la lutte contre Sforza dans les Abruzzes ; d'octobre 1446 à novembre 1448, deux années de guerre en Toscane ; en 1453 encore, de septembre à décembre, la marche sur Alatri et Fontana ; en décembre 1456 encore une visite en Pouille.
6. A. F. C. Ryder, *op. cit.*, p. 57, en donne et éclaire la liste, vers 1450, d'après Borso d'Este : deux « Siciliens », Alfonso Cardona, comte de Reggio et fils de Pere, comte de Collesano, et Guglielmo Raimondo Moncada ; mais les Cardona, possessionnés en Sicile, appartiennent justement à cette haute noblesse transnationale. Les Siciliens sont cependant nombreux dans l'hôtel, s'ils n'atteignent pas les hautes charges : Giovanni Filangeri, Gaston Moncada, Vassalo Speciale ; Cola Leofante, Antonio Valguarnera et Simonetto Settimo font cependant partie des camériers.
7. L'indigénat est réaffirmé avec force, dans les chapitres royaux concédés à la Sicile, en 1446 et en 1451 (pas de dispense sans réunion collégiale du « Royaume », c'est-à-dire du *Sacro Regio Consiglio*).
8. « Lo stato "napoletano" di Alfonso d'Aragona », *La Corona d'Aragona e il Mediterraneo (IX Congresso di Storia della Corona d'Aragona. Atti)*, I, Naples, Società Napoletana di Storia Patria, 1978, p. 95-102. Il note que l'« ubiquité des fonctionnaires » est un outil efficace : ainsi pour Battista Platamone et Antonio Caruso (v. note suivante) ou encore Antonio Bologna Panormita, mais, en 1456, le Sicilien Giacomo Pilaya, nommé à la tête du *Consilium Subornationum* de Naples, doit abandonner ses fonctions de maître rational de Sicile et d'avocat fiscal à Giacomo Bonanno.
9. En 1444, le Sicilien Battista Platamone, vice-chancelier, est doté d'une autorité sur les royaumes occidentaux, c'est l'échec : A. F. C. Ryder, *op. cit.*, p. 142-143 ; en 1445 Pere de Besalú est fait conservateur général du Patrimoine royal ; Moscati, « *Lo stato* » *cit.*, p. 96 ; en 1446, les comptes d'Antonio Caruso, maître rational de Sicile et président de la *Sommaria* napolitaine, sont soumis, solidairement, à cette *Sommaria* ; ACA Canc. 2857, fol. 66 ; 30.10.1446 ; en 1449, un tribunal suprême est institué à Naples, qui comprend trois juristes napolitains, deux Catalans et le Sicilien Platamone ; A. F. C. Ryder, *op. cit.*, p. 112-113 ; en 1455, Antonio Caruso est fait maître rational général de tous les royaumes ; R. Moscati, « *Lo stato* » *cit.*, p. 97.
10. H. Bresc, « Les Gascons en Sicile, 1392-1460 », communication au *XIV<sup>e</sup> Congresso di Storia della Corona d'Aragona in Italia nei secoli XIII-XVIII*, Sassari-Alghero, 19-24 mai 1990, sous presse.
11. Cf. mon article « Changer pour durer : la noblesse en Sicile 1380-1450 », au colloque de Pistoia 1991, et *L'Empresa de la Corregge*, ordre curial de chevalerie fondé par Martin de Montblanc avant son départ de Catalogne a eu pour but, et sans doute pour fonction, d'assurer compétition et solidarité entre les membres de cet état-major ; j'en publie les statuts et une courte étude dans *Annario de Estudios medievales*, 23, 1993, p. 197-220.
12. M. Del Treppo, « Gli aspetti organizzativi, economici e sociali di una compagnia di ventura », *Rivista Storica Italiana*, 85, 1973, p. 253-275.
13. Sur l'organisation financière, v. H. Bresc, *Un monde méditerranéen. Économie et société en Sicile, 1300-1450*, Paris-Palerme-Rome, De Boccard, 1986 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 262), p. 854-863. On note cependant que Giovanni Ventimiglia, comte, puis marquis de Geraci, a avancé au roi la valeur de son argenterie, à 11,5% ; *Ibid.*, p. 855.
14. Le 11 mars 1435, Alphonse fait appel à la fois, par lettres et par l'ambassade de Juan de Fuentes, à Niccolò Fortebraccio (tué la même année), à Niccolò Piccinino, au comte palatin Antonio de Pontedera de Pise, à Federico de Montefeltro, à Niccolò de Tolentino, à Gattamelata, à Piergianpaolo, à Bernardino de la Carda degli Ubaldini, et à Orso Orsini, d'écoles et de culture militaire différentes ; ACA Canc. 2892, fol. 42.

15. Cet ost féodal n'est qu'un prétexte à réactiver les fidélités et à les motiver par l'espérance du butin et de la récompense financière : les familles siciliennes affluent des rangs de la petite chevalerie, Camulea et Romano de Messine, Gisualdo de Catane, Landolina de Noto, Miglacio de Palerme, Nàsari possessionnés dans la plaine de Milazzo. On notera que ce sont souvent des familles qui fournissent des étudiants aux universités et des docteurs ès lois aux administrations royales et à la justice.
16. A. F. C. Ryder, *op. cit.*, p. 259 et 290.
17. A Reggio, en 1424-1425, on compte 25 *armigerii*, répartis en six groupes (un de six, un de cinq, trois de trois et un de deux hommes d'armes) commandés par des ibériques, plus un cavalier isolé, le Gascon Bernard del Castell, ainsi que 14 arbalétriers, dont un tiers au moins d'origine ibérique ; tous sont fournis et payés par la Sicile ; ASP Conservatoria di Registro 1062.
18. ACA Canc. 2888, fol. 135 et 159<sup>v</sup> : conseil aux nobles de ne pas venir à Naples.
19. ACA Canc. 2890, fol. 138 ; Gaète, 4.11.1438 : il est impossible d'envoyer une galère à schia, *per no poder haver dos quintars de pa*.
20. Par exemple, le préambule de la donation de Gibellina à Michel de Bosco de Hainaut, le 17 janvier 1398 : « Victoriosissimi principis cedit ad gloriam cum ea quibus digne privantur nephando prodicionis contagio maculati, fidelibus benemeritis regie fidey sinceritate solidatis benigniter largiuntur, presentis itaque privilegii serie... » ; ASP Canc. 30, fol. 45<sup>v</sup>. A la fois victoire et butin sont justifiés et exaltés.
21. Estuñiga : « Quien perde la libertat/ Y en virtud permanesce./El sceptro le pertenesce/ De la Real Majestat » ; V. Balaguer, « Alfonso V y su corte de literatos », *Revista de España*, 38, 1874, fasc. 152, mai 1874, p. 454-466 et fasc. 153, juillet 1874, p. 5-22, n° 153, p. 7.
22. Interdiction du duel entre gentilshommes siciliens à chaque fois que le roi l'apprend, en 1417, entre Giovanni Sieri de Trapani et Andrea Mararanga (ACA Canc. 2803, fol. 21) ; en 1453, entre Ramon de Santa Pau et le maître rational Pietro Speciale (ACA Canc. 2883, fol. 54<sup>vo</sup>), mais à deux occasions au moins, la monarchie autorise un pas d'armes prestigieux : en 1424, Guglielmo Raimondo Moncada et Galceran de Santa Pau sont cités à combattre à Reggio devant Fra Joan de Heredia et, en 1433, le héraut royal, *Catalogna*, porte les lettres de défi de Ferrante Ventimiglia à Gaston Moncada ; M. de Riquer, *Història de la literatura catalana*, 4e éd., Barcelone, Ariel, 1984, III, p. 267-268 ; on peut comparer cette attitude avec celle de Martin de Montblanc, qui avait favorisé les pas d'armes entre chevaliers de son armée de conquête, en Sicile, mais qui, devenu roi, avait réfréné les duels et interdit aux siens de participer à des batailles dans des cours étrangères.
23. ACA Canc. 2840, fol. 184 ; Naples, 11.6.1442 ; Alphonse confie à Niccolò Speciale, viceroy en Sicile, le soin de créer chevalier Giovanni Matteo de Montessono « titulo et honore milicie », « ob virtutes et bonos mores suos ac strenuitatem ».
24. A. Giménez Soler, *op. cit.*, p. 72 ; 2.3.1417 : lettres en faveur des chevaliers allemands Veneschio de Waldenscrin, Heinrich de Schenwald, Nicolas Schranbr qui se rendent en Castille. Ils avaient reçu l'« amprisia » de la *Jarre et de l'Étole*, ainsi que Wenceslas fils de Pizembron, duc d'Oppau ; M. de Riquer, *Caballeros andantes españoles*, Madrid, 1967, p. 104.
25. *Ibid.*, p. 17.
26. A. McKay, « Don Fernando de Antequera y la Virgen Santa Maria », *Homenaje al professor Juan Torres Fontes*, Murcie, Academia Alfonso X el Sabio, 1987, II, p. 949-956.
27. D'A. J. Boulton, *The Knights of the Crown: The Monarchical Orders of Knighthood in Later Medieval Europe, 1325-1530*, Woodbridge, Boydell Press, 1987, p. 330-338, à compléter par C. Minieri Riccio, *I Capitoli dell'Ordine equestro della Giarra dei Gigli*, Naples, 1877, et par les notices qui accompagnent l'analyse que C. Minieri Ricci donne de ces statuts dans l'*Archivio storico per le Provincie napoletane*, 2, 1877, p. 870-877.
28. A. Gimenez Soler, *op. cit.*, p. 135 ; Gaète, 17.2.1436, le roi demande à un prélat de lui faire broder et adresser au plus vite « un standart vermell tant bell com fer se puxa de la manera e forma que los capitans de gent d'armes los acostumen de portar en Italia, en lo mig del qual haja una terraça ab los lirs tal com nos la acostuman de portar en nostra empresa e divisa et tot l'estandart sia sembrat de flors de lirs solament ab los peçons los quals terraça e flors sien totes d'or e ben fetes ». Alphonse a toujours accordé une grande importance aux drapeaux : le 29.12.1438, à Gaète, il demande aux Siciliens 20 000 palmes d'argent et autant d'or fin (au total 10 000 m. de fil plaqué de métal, sans doute) *per far banderes* ; ACA Canc. 2890, fol. 222. En 1453, il fera faire également de nombreux drapeaux de croisade.

29. Ordre fermé (alors que la Jarre n'est qu'une « emprise »), purement politique (sans assemblée ni référence chevaleresque) et très efficace : les Draconistes forment une ligue qui exerce le pouvoir jusqu'à la mort de Sigismond.
30. Ferdinand avait autorisé Sigismond à conférer la Jarre en même temps que le Dragon à Basilio Collalba puis en avait personnellement décoré l'empereur à l'entrevue de Perpignan, en 1415 ; D'A. Boulton, *op. cit.* ; en 1434 Corrado Castelli, de Catane, est autorisé à porter l'ordre de la *Croix et du Dragon* conféré par Sigismond ; ACA Canc. 2824, fol. 186v°.
31. ACA Canc. 2427, fol. 26v°.
32. ACA Canc. 2428, fol. 63.
33. C. Minieri Riccio, compte-rendu cité, *Archivio storico per le Provincie napoletane*, 2, 1877.
34. H. Bresc, *op. cit.*, p. 912.
35. C. Trasselli, *Note per la storia dei banchi in Sicilia nel XV secolo*. Parte II, *I Banchieri e i loro affari*, Palerme, 1968, p. 193-233.
36. Voir H. Bresc, *op. cit.*, p. 555.
37. Les informations recueillies et exploitées par Trasselli dans les Conti della Tesoreria de Palerme ont été complétées, sous une forme prosopographique, par des enquêtes systématiques de Giuseppe Petralia réunies maintenant dans, *Banchieri e famiglie mercantili nel Mediterraneo aragonese. L'emigrazione dei Pisani in Sicilia nel Quattrocento*. Pise, Pacini Éd., 1989. Particulièrement intéressantes pour notre point de vue, les pages 51-59 de l'introduction.
38. ASP Secrezia di Palermo, Lettere 40, fol. 28, 30, 38, 84, 147, 172 ; 41, fol. 67, 94v°, 162, 166v°.
39. Il avait payé au roi son *ciutadanage* palermitain 1 000 salmes de froment en 1432 ; ACA Canc. 2889, fol. 82.
40. ASP Secrezia di Palermo, Lettere 41, fol. 97 et 162v°.
41. 1 517 onces changées en 1440-1441 par Simone Risignano, 20 par Baldassare Bonconti, 48 par Benedetto Agliata ; ASP Tribunale del R. Patrimonio n.p. 1554, fol. 88.
42. ASP Canc. 64, fol. 139 v° ; 8.5.1430.
43. ACA Canc. 2896, fol. 22 ; 5.2.1449.
44. C. Trasselli, *op. cit.*, p. 196.
45. ASP Lettere viceregie 26, fol. 85.
46. Le 23.2. 1423, de Naples, Alphonse demande que 5 000 florins lui soient envoyés « par change ou galère » ; ACA Canc. 2888, fol. 125. Le 5 janvier 1438, de Capoue, le roi exige que 5 000 onces (25 000 florins) *in contanti* soient envoyées à Gaète ; ACA Canc. 2935, fol. 102. En 1449, une galère porte la collecte de la Députation de Sicile ; ACA Canc. 2896, fol. 27.
47. En novembre 1439, le trésorier achète de Peri Gaetano et d'Antonio Settimo des velours de soie et des satins pour le roi ; ASP Canc. 75, fol. 477v°.
48. Un accord entre les patrons des quatre *tafarees* armées par le roi pour assumer les voyages entre Palerme et Naples nous donne la composition prévue des cargaisons : ils s'engagent à demander un prix minimum pour le fret : fromage, cuirs, froment, sucre, draps, vin, voyageur (« pèlerin »), huile ; ASP ND G. Comito 845 ; 4.4.1439.
49. Antonio Settimo charge ainsi 800 salmes pour le roi à destination des Monts de Barca, le 15 janvier 1434 ; ACA Canc. 2891, fol. 69v°. En 1437, ce sont les Cardona de Barcelone, Pere, Jacme et Joan, qui assurent l'expédition de 5 000 salmes en Berbérie ; rétribution : le *mig quart diner del guanv*, 12,5% du profit ; ACA Canc. 2890, fol. 144 et 230v°. La même année, Ranieri Risignano finance, d'un prêt de 200 ducats, le transport de porc salé et de saindoux à Gaète par Giovanni de Laudatu, de Gaète ; ASP ND G. Comito 847 ; 10.4.1437.
50. ACA Canc. 2892, fol. 30v° ; 8.1.1435.
51. V. Cusumano, *Storia dei banchi della Sicilia. I Banchi privati*, Rome, 1887, p. 142.
52. ASP Proton. 37, fol. 77v°. Cf. G. Petralia, *op. cit.*, p. 105.
53. ASP Canc. 63, fol. 112.
54. ACA Canc. 2847, fol. 9.
55. ASP Proton. 37, fol. 65.
56. ACA Canc. 2858, fol. 1 et 2862, fol. 19v°.
57. ASP Canc. 84, fol. 157v° ; 21.12.1450.
58. ASP Canc. 83, fol. 345v°.
59. H. Bresc, *op. cit.*, p. 412-413.
60. H. Bresc, « La Culture patricienne entre jurisprudence, humanisme et chevalerie : Palerme, 1440-1470 », *Bollettino del Centro di Studi filologici e linguistici siciliani*, 13, 1977.

61. J. Rubió i Balaguer, *La Cultura catalana del renaixement a la decadència*, Barcelone, 1964, p. 52.
62. « E certifich vos, senyor, que yo se certament que si vos erets en aquest regne, esguardant la gran fama que vos havets de esser cavaller franch e larch, vos ne metrieu tota la Calabria e gran partida del reyalme de Napolis ab Roma ença ab poch sforç, e jur vos per Deu, senyor, atesa vostre joventut e com sotspera treballar e ço que dit es que en Italia vos porrets be correr vostre cavall, se us dir de tot cert que los barons de Calabria ab poca escusa alçarien vostre bandera et cridarien vostre nom, hoc encara tota la Pulla... » ; A. Gimenez Soler, *op. cit.*, p. 20.
63. Santa Fe : « Ardit, franco é donoso./ Liberal et plazentero./ Buen senyor et companyero/ Et bravo et muy omildoso ./ Blanco et assaz orgulloso ./ Del gesto muy desatado ./ Firme, quedo et atestado./ Manso et do cumple sanyoso/...Igual en toda justicia./ Excusado d'avaricia./ Enemigo del avaro./ Llano, manifiesto et claro » ; V. Balaguer, *op. cit.*, *Revista de España*, fasc. 152, p. 455 et fasc. 153, p. 5-6.
64. E. Pontieri, *Alfonso il Magnanimo, re di Napoli, 1435-1458*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1975, p. 175.
65. J. Rubió i Balaguer, *op. cit.*, p. 55 : lettre de 1455 : « non modo bibliothecam nostram sed etiam dignitatem nostram famamque augetis ».
66. *Ibid.*, p. 54.
67. Lui : « Mas que parta et que conquiste/Mandanme sezo y razón ./ Ca en meson./En ciudat, nin en lugar/Fama non puede sonar/Sin honor »  
Et elle : « Endreze/Dios, e vos faga segundo/Alixandre en el mundo/En valor » ; V. Balaguer, *op. cit.*, *Revista de España*, fasc. 153, p. 9.
68. « Car jamay fo princep á esta terra/ Tan fort, potent, ni rey tan victoriós./ Tan valent, prous de fama, gloriós/ Per tot lo mon á ma dreta é esquerra ». *Ibid.*, p. 11.
69. A. F. C. Ryder, *op. cit.*, p. 31 : « nostra dominica potestate legibus absoluta » de 1451 : « potestat absoluta » revendiquée dans le « Realm de Sicilia deça Far pet la sua Magestat adquisit et conquistat ». Cf. Bernat Miquel : « Lo ceptre us veig en ma dreta portar./ En l'altre ma lo pom d'or que denota/ Lo mon subdit á vos peus ; V. Balaguer, *op. cit.*, *Revista de España*, fasc. 153, p. 13 ».
70. « Habemus regem sapientissimum et virtuosissimum...ad gubernandum totum orbem sufficiens » ; F. Giunta, *Aragonesi e Catalani nel Mediterraneo, I. Dal regno al viceregno in Sicilia*, Palerme, 1953, p. 326.
71. *op. cit.*, p. 56.
72. Par exemple, le trésorier Angelo Morosini.